



ON AURA TOUT

ENTRETIEN AVEC ANNE-LAURE LIÉGEOIS ET CHRISTIANE TAUBIRA

Quelles ont été vos interrogations quant à la forme singulière de cette proposition du Festival ?

Anne-Laure Liégeois : Je me suis dit : qu'est-ce qu'un feuilleton ? Un récit palpitant, qui tient en haleine. On termine un numéro en se demandant avec angoisse ce qui se passera demain... *Les Mystères de Paris* d'hier, *House of Cards* d'aujourd'hui ! Dans notre aventure, chaque jour nous amène à demain. Cette forme, qui dit « demain est un autre jour », c'est déjà un feuilleton ! Je me suis amusée à rêver à son sens : feuilleton, c'est un petit feuillet qui lui-même est une petite feuille, une feuille pliée en 8, *in octo* ! Feuille-feuillet-feuilleton. La racine de feuille, c'est le bourgeon, et on arrive à un bourgeon qui se gonflant se déploie en feuille mais contenu par deux diminutifs ! Et voilà on a le mouvement de la forme singulière ! C'est incroyable comme les mots portent en eux la solution des choses. Notre feuilleton est cette page pliée et qu'on déplie pour en lire les textes, tous imprimés dans tous les sens. On les met dans un ordre et se dessine notre histoire, celle de ce jour-là.

Christiane Taubira : Notre souci est de donner l'envie aux gens de venir nous voir chaque jour. Ce n'est pas raisonnable mais nous devons quand même viser ce principe ! J'ai donc pensé qu'il fallait que nos retrouvailles quotidiennes offrent des repères stables, soit un canevas constant. Un petit texte que j'ai écrit introduit le thème du jour, expose l'interrogation que nous allons explorer ou l'affirmation que nous allons prendre le temps de découvrir, de déconstruire, de découper... Ensuite, bien sûr, l'avancée dans les textes n'est linéaire ni dans le ton ni dans le traitement de la pensée : il ne s'agit pas d'un exposé magistral. Nous faisons des digressions, les textes nous promènent, prennent des chemins de traverse, pour nous ramener vers le sujet. Cette liberté de vagabondage avec les textes induit le souci de les couder entre eux. Peut-être juste en posant une interrogation ; peut-être juste par une phrase. Nous nous laissons enivrer par un texte, par les mots, mais nous nous rappelons que nous réfléchissons ensemble à un objet donné. Ces coutures sont le témoin de nos propres chemins de pensée à l'intérieur du corpus. Et enfin, dernier jalon : j'aime l'idée de terminer chaque jour par un poème, qui vient conclure, ouvrir, mettre en doute ou en question le thème abordé et le laisse résonner en nous jusqu'au lendemain.

Dans le combat des idées politiques que vous proposez, les mots semblent le matériau principal. Pourquoi ?

A-L.L. : Nous avons besoin de langue, besoin de lettres, nous en avons un sincère besoin dans le discours, celui qui porte le combat des idées politiques. Besoin de ces harangues où l'orateur brille dans des envolées parfois si théâtrales. Les élections approchent, en juillet elles seront passées. Nous aurons été gavés de discours, mais auront-ils eu les élans des discours de Hugo, Condorcet, Lamartine ? Auront-ils été aussi puissants, aussi exaltants ? La langue, nous la trouvons dans la poésie, la philosophie, la littérature, le théâtre, nous sommes en demande de la spécificité, de la beauté de leur langue, nous avons besoin que la parole publique sache interpréter ces langages, sache s'en emparer. Christiane Taubira sait jouer avec les mots, leur donner un sens profond, et aussi ludique, elle sait faire entendre leur rythme, leur musique. Nous sommes quelques-uns à attendre ses discours tant pour leur fond que pour leur forme !

Quelle est la ligne commune des différents thèmes abordés ?

C.T. : À chaque jour son sujet, mais certains se regroupent en série. Les droits des femmes, les conquêtes sociales, les libertés publiques, les violences d'État occupent plusieurs séquences – qui chacune pourrait durer deux mois ! Une autre branche s'appelle « sécularisation du pouvoir et laïcisation de la société ». Ces catégories se rapportent à une série de conquêtes de libertés. La société française a construit, en un peu plus de deux siècles mais avec une forte concentration sur un tiers de siècle, ses grandes lois de liberté. J'ai nommé ce thème « sécularisation » parce qu'elles sont des arrachements de champs de compétences au pouvoir religieux. Dans cette perspective, on peut considérer que la loi de 1905 pour la laïcité est une apothéose. Cette fois, la séparation entre les églises et l'État est inscrite dans la loi.

Si l'apothéose advient en 1905, les luttes d'aujourd'hui sont-elles des retours en arrière ?

C.T. : On voit bien que la laïcité est de nouveau un objet de déchirement, d'instrumentalisation pour exclure. Lors des débats de 1905, les personnalités en présence étaient très différentes donc il y avait des deux bords des

tensions très fortes. Il y avait ceux qui essayaient de trouver un ordre qui apaise la société, qui sépare vraiment le pouvoir spirituel du pouvoir temporel ; et puis ceux qui étaient vraiment en guerre. Parmi eux, certains faisaient presque de la laïcité une religion. C'est ce qu'on retrouve depuis un quart de siècle en France : des gens brandissent la laïcité avec la même intolérance que ceux qui brandissaient le crucifix. Il serait bon de prendre des extraits de déclarations contemporaines pour montrer leur similitude ou leurs écarts avec les positions exprimées lors des débats de 1905. Certains laïcards intransigeants n'ont pas compris le principe de concorde qu'est la laïcité. Ce n'est pas une chasse à la religion.

Dans ce contexte, les paroles actuelles ne paraissent-elles pas plus faibles que celles du début du siècle dernier ?

A-L.L. : Pas nécessairement. Pour parler d'un de nos thèmes, le travail, Leslie Kaplan dans *L'Excès-l'Usine*, François Bon dans *Sortie d'usine* ou Falk Richter dans *Sous la glace*, par exemple, ouvrent une parole d'aujourd'hui sur ce thème. Leurs langues ne sont pas moins tendues, moins nourries. Elles sont aussi puissantes que celles de Lamartine ou Sénèque sur le même sujet.

C.T. : J'ai en tête évidemment les paroles publiques parce qu'elles ont ceci de particulier qu'elles sont portées par une légitimité et donc elles écrasent la société. Mais de très beaux textes contemporains autour de la laïcité existent. En 2004, des propos infâmes ont été tenus. Je ne veux pas les convoquer parce que je ne veux pas leur donner le moindre écho, parce que je les crois dangereux pour la société. J'accepte le débat, la controverse. Mais à partir du moment où des propos mènent à la fracture, je refuse de les relayer.

A-L.L. : Au théâtre et particulièrement ici, au Festival, nous sommes dans un espace de langue. Attention : la langue peut être de gestes, de musique, de silence. Le vide de paroles est aussi un mot ! Mais c'est la parole vide, celle qui ne construit pas une langue, qu'on ne retiendra pas. Non aux discours creux, aux mots vacants !

Est-ce que la poésie, dès lors qu'elle est publique, n'est pas politique ?

C.T. : Non. Heureusement, la poésie est plus indisciplinée. La politique a forcément un but, mieux vaut qu'il soit noble mais elle a un but, y compris lorsque les phrases sont belles, lorsque le rythme est musical. La parole politique veut convaincre, elle intervient sur un sujet donné. Effectivement, Hugo et d'autres ont su parer cette parole de toute la beauté de la poésie. C'est d'ailleurs pourquoi l'Assemblée nationale est très triste aujourd'hui : elle manque de langue. Pour se battre là, il faut des adversaires dignes de ce nom, qui aient une autre vision que vous de la société mais qui veuillent l'argumenter, la défendre. Pour ma part, c'est un combat sans haine, quel que soit le sujet. Je peux pousser très loin la confrontation parce que, comme il n'y a pas trace de haine, je conserve le plaisir de débattre, de rechercher le mot, l'argument qui fera basculer l'auditoire.

A-L.L. : Ce jeu de la parole publique est aussi celui du théâtre. Le théâtre tient de la poésie cette conscience d'une parole déjà composée mais qui joue à faire croire qu'elle est de l'instant. Dans cette conscience, le théâtre porte son décalage avec la réalité. En cela, il est poésie.

C.T. : « La beauté, juste la beauté », ce peut être le but d'un poème. En politique, « la beauté, juste la beauté » ne peut pas être la visée. La politique, c'est s'occuper de la vie de la Cité donc il faut donner de la beauté, mais les combats restent premiers. Lorsqu'il est question de préserver ou de reconnaître une liberté, on peut convoquer la beauté mais il faut aboutir à faire comprendre que cette liberté est nécessaire et arriver à l'instaurer en droit. D'une certaine façon, ce but peut être la différence entre la poésie et la politique. Mais selon moi, elles doivent être – je pense profondément qu'elles sont – intimement liées. Quelqu'un l'a dit avant moi et très bien, c'est Edouard Glissant qui les liait systématiquement.

Pouvons-nous dire que vous proposez le chemin inverse cet été ? N'est-ce pas happés par la beauté de la langue que nous en viendrons à aborder les pensées politiques qu'elle porte ?

C.T. : Oui parce que, au jardin Ceccano, nous ne sommes pas dans l'arène politique, nous ne sommes pas dans le moment du combat : nous en partageons les traces. Alors que les discours politiques prononcés à l'Assemblée nationale sont formulés à un moment de lutte, dans un effort pour convaincre, pour déstabiliser un adversaire ou pour le réduire à l'inconséquence de son propos. Ça a lieu au moment où c'est prononcé. Quand ensemble nous nous en emparons aujourd'hui, nous ne sommes pas dans la même démarche : nous sommes en train de partager quelque chose de beau qui a déjà abouti – parce que si ce sont des textes qui ont permis des votes, des débats et la consécration de libertés nouvelles, c'est qu'ils ont abouti. Nous pouvons effectivement rester dans la beauté, nous avons le droit de ne choisir que de très beaux textes parce qu'il n'y a pas d'enjeu de persuasion, juste le partage de leur force et de leur beauté.

Propos recueillis par Marion Canelas



6 AU 26 JUILLET 2017

Tout le Festival sur festival-avignon.com
f t i s #FDA17